

Moscovici : « Taxer à 75 % est patriotique, pas punitif »

Le ministre de l'économie redit la détermination de l'Etat à contraindre PSA à revoir son plan
La promesse de supprimer 8 000 postes sans licenciements secs laisse les syndicats sceptiques

Pour le ministre de l'économie et des finances, le coût du travail en France n'est pas un tabou. Pour autant, Pierre Moscovici estime que d'autres facteurs ont conduit le groupe Peugeot à perdre

marchés et clients. Il réclame une « analyse approfondie » pour que le site d'Aulnay reste industriel. Il fustige par ailleurs certaines rémunérations excessives. ■

Lire p. 8 et 12, et la chronique p. 18



Les Chinois découvrent les vacances d'été

Grâce à la hausse du niveau de vie, l'industrie touristique prospère en Chine
Supplément Eco & entreprise

A Dino Beach, près de Shanghai.
NIR ELIAS/REUTERS

Les Touareg du Mali regrettent leur sécession

SAHEL Une drôle de guerre se dessine au Sahara. Mais avant de songer à la reconquête du Nord, il faut un gouvernement élargi à Bamako. P. 3

Libérable le 14 août 2032, il choisit de se laisser mourir

TÉMOIGNAGE Condamné en 1977 pour le braquage d'une banque, Philippe El Shennawy, de sa prison, s'est confié à notre reporter Florence Aubenas. P. 15

Rafle du Vél'd'Hiv: Hollande sur les pas de Chirac

HISTOIRE A l'occasion du 70^e anniversaire, le nouveau président prononcera un discours sur les lieux de l'ancien vélodrome. Une première depuis 1995. P. 10

La Roumanie contre l'Europe ?

L'Europe est déjà déstabilisée par la crise de l'euro. Récession oblige, son image ne cesse de se dégrader dans l'opinion : 52% d'opinions favorables en 2007, dans les 27 pays membres ; à peine plus de 30% aujourd'hui. Elle n'avait pas besoin d'un autre coup porté à son image - celle d'un astre déclinant. La voilà pourtant affectée d'un mal nouveau et contagieux qu'elle ne devrait pas tolérer, sauf à perdre encore un peu plus de son sens et de sa pertinence.

Il a un nom : la régression de la démocratie chez certains des membres de l'Union issus du bloc communiste. Cela a commencé il y a deux ans en Hongrie avec l'arrivée au pouvoir du gouvernement conservateur de Viktor Orban. C'est maintenant au tour de la Roumanie de violer sinon la lettre, du moins l'esprit des traités fondateurs de l'Union.

A Bucarest, le coupable n'est pas la droite, comme à Budapest, mais la gauche. Le gouvernement socialiste de Victor Ponta vient de se livrer à une manière de « coup d'Etat légal » des plus inquiétants. Quel que soit l'habillage juridique piteusement mis en avant par les amis de M. Ponta, le résultat est le même : on est à l'opposé de ce qu'on est en droit d'attendre de la part d'un pays membre d'un club qui se veut un modèle de pratiques démocratiques.

Editorial

Le 6 juillet, la majorité de centre gauche a voté la destitution du président de centre droit, Traian Basescu. Ce vote doit être confirmé par référendum le 29 juillet. Mais l'équipe de M. Ponta s'est employée dans le même

temps à torpiller tous les contre-pouvoirs susceptibles d'entraver sa marche vers une mainmise complète sur l'Etat, notamment sur la justice.

Elle a réduit les pouvoirs de la Cour constitutionnelle. Elle a menacé les juges qui faisaient preuve d'indépendance. Elle a révoqué l'« avocat du peuple », médiateur de la République capable de contester les décrets du gouvernement et de saisir la Cour constitutionnelle. Elle a chassé les présidents des commissions parlementaires, pour les remplacer par des féaux.

A Berlin, le gouvernement d'Angela Merkel a qualifié ces pratiques d'« inacceptables ». M. Ponta a été entendu les 11 et 12 juillet à Bruxelles par les plus hauts responsables de l'UE. Ils ont fait part de leur « profonde préoccupation ». Ils estiment

que M. Ponta a « instrumentalisé les institutions » pour faire un coup de force. Responsable d'une politique d'austérité budgétaire sévère, le président Basescu était impopulaire. Mais les Roumains avaient l'occasion de le remercier démocratiquement en 2014, à la fin de son mandat.

M. Ponta porte atteinte à ce que l'Europe devrait avoir de plus sacré : la démocratie. Son comportement remet sur la table la question de la pertinence de l'élargissement de l'UE conduit en 2007 - trop vite, trop désinvolte.

L'Europe est un grand marché, c'est l'une de ses forces. Mais à n'être que cela, elle perd, chaque jour davantage, de son sens. Tolérer des pratiques comme celles de M. Orban et M. Ponta, c'est l'affaiblir un peu plus encore. ■

Lire page 5

Et Géricault raconta « Le Radeau de la Méduse »

PEINTURE Au début du XIX^e siècle, ce tableau suscita le scandale. Retraçant la genèse de cette œuvre majeure, une cinquantaine de dessins et d'études peintes sont exposés à Clermont-Ferrand. Un parcours très didactique. P. 19



« Le Radeau de la Méduse », détail d'une esquisse (1818). LUMIÈRE TECHNOLOGY

Le regard de Plantu



PLANTU

L'avenir de l'armée de terre en question

Quels arbitrages budgétaires faire en matière de défense ? Le débat fait rage, alors que la réduction des déficits annonce des choix. Jean-Claude Thomann, ancien commandant de la force d'action terrestre, s'alarme d'un affaiblissement de l'armée de terre. « On ne fait pas de l'humanitaire avec un Rafale », s'insurge-t-il. La sécurisation d'une région ou le contrôle d'une transition politique ne peuvent se faire sans présence sur le terrain, rappelle-t-il. Pour Henri Poncet, ancien commandant des opérations spéciales, l'erreur serait de confier aux forces spéciales les missions des forces conventionnelles. ■

Lire Débats page 16

SOLDES

DU 27 JUIN AU 31 JUILLET 2012

mobeco

Détaillant-grossiste vend aux particuliers les grandes marques "au meilleur prix"

MATELAS - SOMMIERS
TRECA - TEMPUR - SIMMONS - PIRELLI
DUNLOPILLO - BULTEX - EPEDA - SEALY ...

CANAPÉS - SALONS - CLIC-CLAC
CONVERTIBLES POUR COUCHAGE QUOTIDIEN
DIVA - CASANOVA - BUROV - NEOLOGY -
NICOLETTI - LELEU - MARIÉS CORNER ...

Livraison gratuite sur toute la France
Règlez en 10 fois sans frais *

50 av. d'Italie
75013 PARIS
148 av. Malakoff
75116 PARIS
247 rue de Belleville
75019 PARIS

01 42 08 71 00 7j/7

www.mobeco.com leader de la vente en ligne

Géricault, reporter du naufrage de la « Méduse »

Une exposition fait le point sur la genèse d'un des tableaux les plus politiques et polémiques du XIX^e siècle

Art

Clermont-Ferrand
Envoiyé spécial

Le 2 juillet 1816, la frégate la *Méduse* s'échoue sur un banc de sable au large des côtes sénégalaises à la suite d'une erreur de navigation. Elle a près de quatre cents personnes à son bord, l'équipage, des fonctionnaires et deux compagnies de soldats. La *Méduse* fait partie d'une flottille envoyée de France au Sénégal pour y affirmer l'autorité du roi Louis XVIII. Les soldats sont des anciens des troupes napoléoniennes dont la monarchie cherche à se débarrasser par ce moyen. Le coupable du naufrage est le capitaine Hugues Duroy de Chaumareys, qui n'a obtenu ce commandement que parce qu'il est un émigré royaliste. Quand il monte à bord de la *Méduse*, il n'a plus navigué depuis vingt-cinq ans.

Après avoir essayé de remettre à flot le navire, il est décidé de l'abandonner et de construire un radeau, les canots étant trop peu nombreux pour la foule des passagers. Le 5 juillet, les chaloupes, où sont les officiers et les fonctionnaires, et le radeau prennent la mer, les chaloupes étant censées remorquer le radeau. Très vite, Chaumareys ordonne de couper les cordes, abandonnant les 147 personnes entassées sur le radeau. Pour cela et l'ensemble de ses fautes, il sera jugé en cour martiale en 1817, condamné à la prison et déchu de son grade et de ses décorations. Du 6 au 17 juillet, le radeau dérive. Quand l'*Argus*, autre navire de la flottille, le retrouve, il reste quinze survivants, dont cinq meurent dans les jours qui suivent. Entretemps, les chaloupes ont atteint Saint-Louis du Sénégal sans peine.

Sur le naufrage et sur ce qui s'est passé sur le radeau, deux rescapés, l'ingénieur-géographe Corréard et le chirurgien Savigny, publient, dès novembre 1817, un récit, réédité en 1818. On y apprend non seulement l'incompétence et la lâcheté de Chaumareys, mais aussi les combats sur le radeau entre hommes ivres et terrorisés. Le 9 juillet, il ne reste déjà plus qu'une trentaine de survivants. Le 13, ils jettent à la mer les

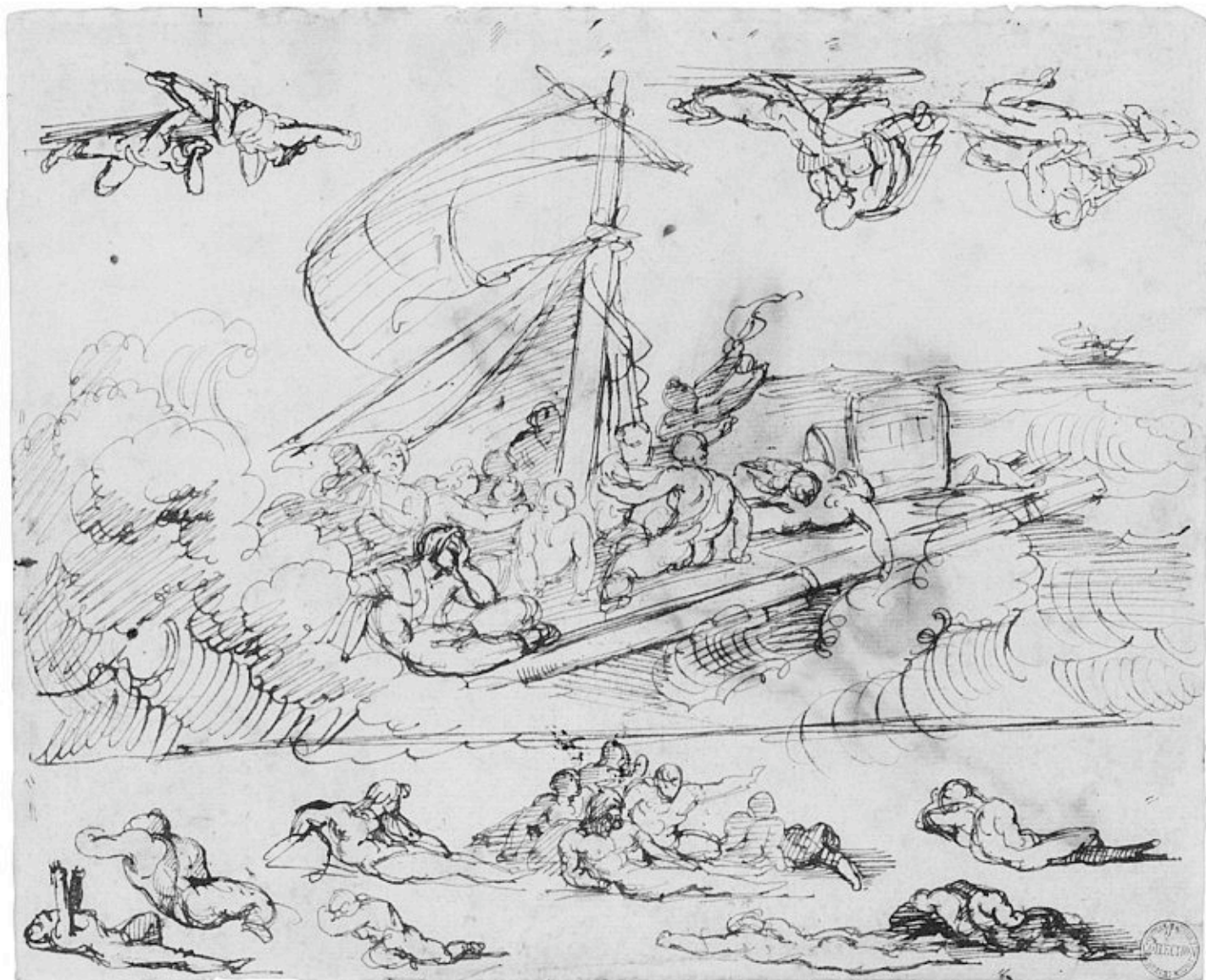
malades et les blessés, dont la cantinière, une femme noire. Dès le 7 juillet, il a fallu recourir au cannibalisme pour se nourrir.

On peut imaginer l'effet de ce livre, les implications politiques, l'émoi de l'opinion publique. Des gravures du drame circulent vite, et le Théâtre de la Porte-Saint-Martin en fait un mélodrame, joué en avril 1819. Le 25 août 1819, s'ouvre le Salon. Une toile, dont le titre a été censuré, suscite le scandale : *Le Radeau de la Méduse*, de Théodore Géricault évidemment – « un jeune homme », écrit la critique, car il a 28 ans. Depuis, elle est demeurée au premier plan de l'histoire, au point même que l'on oublie trop souvent que Géricault est l'auteur d'autres chefs-d'œuvre, un portraitiste et un dessinateur de premier ordre.

Il aurait pu peindre les blessés jetés à la mer ou les scènes de cannibalisme

De même que l'on connaît le détail des événements, on connaît celui de la genèse de la peinture. C'est elle que retrace l'exposition actuelle, en une cinquantaine de dessins et d'études peintes. Pourquoi au Musée de Clermont-Ferrand ? Parce qu'y a été retrouvé récemment dans ses réserves un portrait d'homme, attribué à Géricault par Bruno Chenique, spécialiste de l'artiste et auteur de l'exposition. Celle-ci traite successivement de la composition, des travaux préparatoires pour les nus et leurs postures expressives, des études de visages et de celles que Géricault a consacrées à la décomposition des corps en peignant sur le motif des fragments anatomiques qui lui étaient donnés par l'hôpital Beaujon.

Sans hésiter longtemps, il choisit un moment décisif du récit de Corréard et Savigny, l'approche de l'*Argus*. Ce n'est pas le plus tragique, puisqu'il aurait pu peindre le carnage sur le radeau, les blessés jetés à la mer ou les scènes de cannibalisme. Il ne le fait pas parce que, dans ce cas, son œuvre n'aurait pas été exposée au Salon, pour des raisons de décence. Mais



Etude pour le « Radeau de la Méduse », plume et encre sur papier (24,5 x 30,2 cm), Musée des beaux-arts de Rouen. AGENCE PHOTOGRAPHIQUE LA BELLE VIE

il introduit des détails explicites, armes abandonnées, corps mutilés, plaies mal pansées. En attirant l'attention sur eux, l'exposition incite à une compréhension plus complète de tout ce qui constitue l'œuvre, aussi bien du point de vue artistique que du point de vue politique et moral.

Les dessins de musculatures d'après modèle confirment ce qui est flagrant au Louvre : Géricault se mesure en toute simplicité à Michel-Ange et démontre, face à l'hégémonie de David et du néo-classicisme, qu'il n'est pas obligatoirement d'aller prendre dans l'histoi-

re grecque et romaine ou dans la Bible des sujets héroïques et tragiques. Le présent en propose qu'il faut avoir l'audace de saisir et de porter aux dimensions d'une très grande toile. Delacroix et Manet s'en sont souvenus – Delacroix qui, du reste, pose pour l'un des naufragés.

Autre remarque : Géricault place trois figures d'hommes noirs sur le radeau – et la cantinière jetée à l'eau –, alors qu'il n'y en avait en réalité qu'un seul. Cette décision est liée à la lutte contre la traite des Noirs, qui se pratique toujours alors en dépit de son

interdiction supposée. La lecture politique en est précisée. On sait en effet que le *Radeau* est une œuvre hostile à la Restauration et aux émigrés, mais moins qu'elle est aussi une dénonciation de l'esclavage.

L'analyse et la démonstration sont donc efficaces et précises. Sans doute pour qu'elles le soient encore plus, les œuvres sont prises dans un réseau dense de textes muraux et une scénographie très visible. Trop, beaucoup trop : cette insistance, cette indiscretion, ces supports dessinés comme des « sucettes » pour affichage publici-

taire gênent le regard et le distraient. Il est dommage qu'un projet dont la qualité scientifique et didactique est si certaine souffre d'une aussi vilaine présentation. ■

PHILIPPE DAGEN

Géricault, au cœur de la création romantique. Etudes pour « Le Radeau de la Méduse », Musée d'art Roger-Quilliot, place Louis-Detex, Clermont-Ferrand (63). Tél. : 04-73-16-11-30. Du mardi au vendredi de 10 heures à 18 heures, samedi et dimanche de 10 heures à 12 heures et de 13 heures à 18 heures. Entrée : 5€. Jusqu'au 2 septembre.

A la redécouverte du palais oublié de Napoléon à Venise

Défiguré durant des décennies par des bureaux de la ville, le bâtiment du XIX^e siècle, place Saint-Marc, ouvre ses portes au public après sa restauration

Patrimoine

Venise
Envoyée spéciale

Les Vénitiens l'ignorent. Le Guide bleu n'en dit mot : la Sérénissime a un palais royal. Ce palais, Venise le doit à Napoléon. Situé place Saint-Marc, face à la Basilique, il est ouvert, depuis le 10 juillet, pour la première fois au public. Ignorance ? Plutôt « mépris de l'art composite du XIX^e siècle dont le palais est une encyclopédie. Une espèce de conspiration du silence », répond Jérôme Zieseniss, président du Comité français de sauvegarde de Venise, qui a conduit et financé sa restauration pour 2,5 millions d'euros.

« Nous nous sommes attaqués à quelque chose dont plus personne ne connaissait l'existence : un palais oublié, d'origine napoléonienne, habité cinquante ans par les Habsbourg puis les Savoie qui, dans leur dernière période, se sont compromis avec le fascisme. Il a été démembré à la fin de la monarchie. Une partie de l'édifice, donnée à la ville, est devenue le Musée Correr. L'autre fut occupée par neuf administrations avec une totale désinvolture », précise l'historien d'art, qui vit à Venise depuis vingt ans.



Dans le palais de Napoléon, une pièce des appartements de l'impératrice Elisabeth d'Autriche, dite Sissi. DR

Napoléon est, en 1807, à Venise. L'empereur modernise la ville, crée un cimetière sur l'île Saint-Michel, l'hôpital, la préfecture, une cour d'appel, des jardins... et se fait construire un palais. Il veut disposer d'un bel ensemble architectural pour loger son administration et la

cour lors de ses déplacements. Eugène de Beauharnais, son beau-fils, vice-roi d'Italie, est chargé du projet. La décoration est confiée à Giuseppe Borsato, disciple de Percier et Fontaine, les pères du style Empire... Le palais sera achevé en 1836, sous l'occupation autrichienne.

Jérôme Zieseniss a bataillé douze ans pour convaincre les administrations vénitienes de vider les lieux. Les néons avaient remplacé les lustres d'origine dont il a fait faire des copies. Les plafonds aux fresques néoclassiques ont retrouvé leur éclat. Les soies bro-

chées ont été retissées à l'identique aux frais de Rubelli, célèbre tisserand vénitien.

Restait à traquer les meubles oubliés au fin fond des réserves. Une gageure. En foui sous des monceaux de chaises, le ravissant lit de repos en bois doré, à l'antique, d'Eugène de Beauharnais, a été déniché une semaine avant la fin des travaux.

Sissi domine

Dans le décor précieux des petits appartements en enfilade sur le bassin de Saint-Marc, le nom de Sissi domine. L'impératrice d'Autriche a 19 ans quand elle débarque, en 1856, avec François-Joseph du yacht *Elizabeth*.

L'accueil est glacial. Par peur des émeutes, les activistes ont été jetés en prison. Sissi les fait libérer. Dès le lendemain, la foule est en liesse. Sissi aime Venise, elle y vient souvent, sur la route de Corfou, autre villégiature. Son boudoir au plafond égayé d'oiseaux bleu nuit est charmant. C'est son image romantique que la Sérénissime vend aujourd'hui et non pas celle de Napoléon.

L'aile napoléonienne de la place Saint-Marc, comme l'appellent pourtant les Vénitiens, n'était pas répertoriée dans la liste des édifi-

ces à sauver. Giorgio Orsoni, le maire, le dit tout net : « Je n'ai plus les moyens d'assurer l'entretien du patrimoine public de la ville. Depuis 2009, le versement des 100 millions d'euros annuels de la loi spéciale sur les monuments a été interrompu. On a besoin de 120 millions d'euros, rien que pour les églises, les clochers et les principaux édifices. Le campanile de Torcello est en grand danger. »

C'est Prada, par exemple, qui finance la restauration du Palais ducal. Mécénat en échange duquel la firme accroche, durant deux ans, une gigantesque bâche publicitaire sur la façade de la bibliothèque Marciana, le long du Grand Canal, pour vanter ses produits.

Rien de tout cela pour le palais napoléonien. De très discrètes plaques de laiton gravées indiquent les noms des donateurs dans chacune des pièces parrainées.

Reste à trouver 1,5 million d'euros pour l'appartement délabré de l'empereur. Pour boucler l'affaire, Jérôme Zieseniss et son complice Matteo Corvino, le grand manitou des fêtes vénitienes, multiplient dîners de gala et soirées musicales payantes au profit du palais de Napoléon. Avec succès. ■

FLORENCE EVIN